

MARINA ORTRUD M. HERTRAMPF

Université de Passau

Empathie narrative et les oubliés de la société : *Illégitimes* (2021) de Nesrine Slaoui, *Ajar-Paris* (2022) de Fanta Dramé et *Streulicht* (2020) de Deniz Ohde

Résumé

Le chapitre analyse trois romans récents de jeunes autrices postmigrantes – *Illégitimes* de Nesrine Slaoui, *Ajar-Paris* de Fanta Dramé et *Streulicht* [*Lumière diffusée*] de Deniz Ohde – qui illustrent comment la transmission d'un faible capital économique, social et culturel fait des enfants des parents issus de l'immigration des victimes préprogrammées du désavantage social. Leur altérité sociale et ethnique remplit les narratrices-protagonistes d'une certaine honte. À la différence d'Erenaux ou de Louis, cela ne se traduit pourtant pas par une apathie fondamentale à l'égard de leurs propres origines. Au contraire, les relations aussi tendues qu'ambiguës, mais généralement problématiques, que les adolescentes entretiennent avec leurs parents révèlent une profonde empathie qui est articulée par différentes stratégies narratives qui permettent la prise en compte de la perspective et influencent ainsi le jugement des lecteurs et lectrices de telle sorte que les représentant.e.s des couches sociales défavorisées bénéficient d'une compréhension plutôt empathique.

Mots-clés : Nesrine Slaoui, Fanta Dramé, Deniz Ohde, autosociobiographie, empathie, focalisation interne, honte, postmigration

Abstract

The contribution analyzes three recent novels by young postmigrant women authors – *Illégitimes* by Nesrine Slaoui, *Ajar-Paris* by Fanta Dramé and *Streulicht* [*Diffused Light*] by Deniz Ohde – which illustrate how the transmission of low economic, social and cultural capital makes the children of parents with a migrant

background pre-programmed victims of social disadvantage. Their social and ethnic otherness fills the narrator-protagonists with a certain shame. But unlike Ernaux or Louis, this does not lead to a fundamental apathy towards their own origins. On the contrary, the tense and ambiguous, but generally problematic, relations between the teenage girls and their parents reveal a deep empathy that is articulated by various narrative strategies that allow a certain understanding and thus influence the reader's judgment in such a way that the representatives of disadvantaged social classes benefit from a rather empathetic understanding.

Keywords: Nesrine Slaoui, Fanta Dramé, Deniz Ohde, autosociobiography, empathy, internal focalization, shame, postmigration

Remarques préliminaires

Avec la mondialisation croissante, on parle de plus en plus, en Allemagne comme en France, de l'ère postnationale des sociétés postmigrantes (Habermas 2000 ; Yıldız et Hill 2014 ; Foroutan 2019). Une société postnationale et postmigratoire serait une société qui reconnaîtrait la migration comme partie intégrante de sa propre nation décloisonnée et qui comprendrait les processus de dynamisation transculturels comme créateurs d'identité. Parallèlement, les tendances critiques à l'égard de la migration se renforcent et les enfants de migrants nés en France ou en Allemagne subissent également de nombreuses formes d'exclusion et de discrimination. Les réalités de vie des personnes issues de l'immigration ont trop souvent peu en commun avec les discours officiels sur l'égalité des chances et l'égalité de traitement socio-ethnique. Les jeunes auteur.e.s postmigrant.e.s, sûr.e.s d'eux / elles, critiquent de plus en plus cet écart.

Dans la suite, nous nous concentrerons sur trois romans récents, qui se situent entre récit autofictionnel, récit de formation, récit de filiation et roman social, et illustrent comment la distance socio-spatiale par rapport au centre se reflète dans la distance sociale, concrètement dans le manque de participation sociale des enfants d'ouvriers migrants. Ces trois romans, qui adoptent le point de vue de jeunes femmes de la postmigration, sont également à classer dans le genre de l'autosociobiographie comme nous le développerons plus loin.

Nesrine Slaoui est née au Maroc en 1994 sous son vrai nom Nissrine Essal-louai. Elle a migré en France avec ses parents alors qu'elle était encore enfant. Elle

vient d'une famille ouvrière et parvient à s'élever socialement grâce à ses succès éducatifs : elle réussit à obtenir son master de journalisme à Sciences Po Paris et travaille comme journaliste française reconnue. Dans *Illégitimes*, paru en 2021, elle raconte son propre parcours de transfuge social.

Fanta Dramé est née à Paris en 1987 d'un père mauritanien et d'une mère sénégalaise. Elle a grandi avec ses frères et sœurs dans des conditions très modestes. Alors que ses parents immigrés ont au moins réussi à se construire une existence humble, leur fille est la première de la famille à réussir à faire des études : après un master de lettres modernes, Fanta Dramé obtient le CAPES et enseigne désormais en Seine-Saint-Denis. Dans son premier livre, *Ajar-Paris*, paru en 2022, Fanta Dramé décrit l'histoire de la migration de son père et, en même temps, son histoire d'enfant de migrants africains.

Deniz Ohde est née en 1988 à Francfort-sur-le-Main, d'une mère turque et d'un père ouvrier allemand. Après une scolarité difficile, elle a finalement étudié la germanistique à Leipzig, où elle vit actuellement. Elle a percé en tant qu'écrivaine avec son premier roman *Streulicht* (« Lumière diffusée »), paru à l'été 2020 et récompensé par de nombreux prix.

De l'autosociobiographie des personnes non issues de l'immigration vers l'autosociobiographie de la postmigration, ou de la honte vers l'empathie

Depuis quelques années, le genre de l'autosociobiographie connaît un grand succès en France comme en Allemagne (cf. Blome, Lammers et Seidel 2022 ; Bundschuh van Duikeren, Jacquier et Löfvelbein Peter 2025). Au centre des textes autosociobiographiques se trouvent, comme chez Annie Ernaux, Didier Eribon ou Edouard Louis, des personnes issues des classes sociales inférieures et de la province, qui racontent en tant que « transclasses » (Jaquet 2014) leurs origines et leur parcours en tant que transfuge social. Ce faisant, ils associent le récit autobiographique et autofictionnel à des analyses sociologiques des rapports sociaux existants. Ainsi, les textes autosociobiographiques cherchent toujours à être plus que de simples mémoires individuelles. En partant de leur propre biographie, les auteurs et autrices dépeignent à la fois une migration interne de la province vers la ville et une transfuge sociale, décrivant ainsi *pars pro toto* l'histoire de vie d'une partie de toute une génération de personnes de la postmigration. En tant que

type de texte hybride entre littérature et sociologie, l'autosociobiographie veut représenter la réalité sociale et critiquer les rapports de pouvoir – dans la société comme dans la littérature. C'est pourquoi l'autosociobiographie, en tant que « littérature de confrontation » (Broutin 2018), comme le dit Édouard Louis, est toujours empreinte d'un élan engagé : ses auteurs veulent, comme l'explique Annie Ernaux, « venger leur race » (Leménager 2011) et éblouir la bourgeoisie.

Il est remarquable qu'actuellement, de plus en plus d'auteurs de la postmigration s'inscrivent dans le courant de l'autosociobiographie – comme c'est le cas de nos autrices. Ici aussi, les autrices décrivent leur ascension sociale. Celle-ci se fait toutefois en dépit de deux facteurs : non seulement elles sont issues de classes sociales inférieures, mais en tant qu'enfants de parents immigrés, elles sont également désavantagées du point de vue de leur origine ethnique.

Deux différences essentielles avec l'autosociobiographie des personnes non issues de l'immigration c'est-à-dire non issues de l'immigration apparaissent toutefois : premièrement, pendant que la honte de l'origine caractérise de manière centrale les textes autosociobiographiques, que ce soit ceux d'Ernaux ou de Louis – il en va autrement de l'autosociobiographie de la postmigration. Ainsi, Slaoui (2021, 83) refuse catégoriquement d'avoir honte de ses origines doublement stigmatisantes : « Car cette honte, c'était exactement ce que la bourgeoisie voulait que je ressente. Elle voulait que je dénigre les miens et leur mode de vie ». Elle n'a aucune honte sociale de sa famille, elle a plutôt honte d'une société qui exclut, qui est raciste et qui a du mal à accepter les identités transculturelles : « Je suis à la fois arabe et énarque. Je n'ai honte ni de l'un ni de l'autre » (160).

Dramé n'a pas honte non plus : ni de ses origines, ni des déficits présumés de ses parents. Bien au contraire, concernant son père, elle écrit : « J'étais admirative de ses efforts pour respecter les règles strictes de la langue française, alors que moi, armée d'un master et d'un CAPES de lettres, j'évacuais souvent de mes phrases les "ne" de la négation et contractais le prénom personnel dès que je le pouvais, mes "j'veux pas, j'peux pas" s'opposant à ses "je ne veux pas, je ne veux pas" » (Dramé 2022, 104). En plus, la narratrice s'est rendu compte que le capital culturel existe aussi en dehors des standards européens et elle se montre particulièrement empathique envers d'autres formes décentralisées de capital culturel :

[...] quand je cessai de le [père ; MOH] voir à travers le prisme de l'instruction française, je m'aperçus qu'en réalité mon père était un homme instruit, qui avait fait de brillantes études dans

son domaine. [...] Il était aussi incapable de définir l'anaphore ou l'oxymore, et ne savait rien de Victor Hugo ou d'Émile Zola, mais l'instruction ne se résumait pas uniquement à cela. Il n'y avait pas qu'en français qu'on pouvait être lettré. Lui était un érudit de l'Islam, érudition qu'il n'avait jamais cessé de cultiver avec le temps. (Dramé 2022, 182)

Au lieu d'avoir honte de la biographie de son père, la narratrice, bien ancrée dans le système éducatif français, lui rend un hommage empathique en rattachant son histoire migratoire au grand récit national du parvenu français. Elle dépasse ainsi la différenciation entre le transfuge social français et étranger : « Tel un Rastignac du XX^e siècle, il avait quitté son foyer pour tenter de réussir ailleurs. Un Rastignac premium, même, parce que lui n'avait pas seulement quitté la province pour Paris. Il avait quitté un village, un pays, un continent, une vie pour un hypothétique avenir prétendument meilleur en France » (Dramé 2022, 60).

Slaoui et Dramé sont donc plutôt fières de leurs parents qui ont réussi à s'en sortir avec tant de persévérance à l'étranger, malgré tous les revers. Les narratrices n'embellissent rien, tout n'était pas beau, bon et parfait dans leur enfance, mais elles sont capables de se mettre dans la situation difficile du déracinement et du désavantage structurel de leurs parents et de les comprendre, de sorte que leurs récits témoignent d'une compréhension et d'une acceptation exceptionnelles à l'égard des parents.

Une deuxième différence importante par rapport à l'autosociobiographie des personnes non issues de l'immigration peut être identifiée dans la représentation valorisante des figures maternelles. En particulier chez Ernaux, on trouve un net rejet, voire, avec certaines restrictions, un mépris des parents sans formation issus de milieux sociaux simples. Chez Ohde, par exemple, nous trouvons, au contraire, une description de la mère incomparablement plus empathique – et cela, bien que la mère de la protagoniste, une jeune femme mariée à un simple ouvrier allemand, pas très heureuse et qui travaille comme femme de ménage, soit loin d'être empathique avec sa fille unique. En effet, la vie familiale n'est pas très chaleureuse, le père commence à boire et devient violent – mais il épargne sa fille et sa femme de toute violence physique. Au lieu de soutenir sa fille en pleine puberté dans son processus d'identité, il renforce plutôt son sentiment d'altérité, qui naît de son apparence phénotypiquement légèrement différente en l'envoyant à des cours de turc, où elle est pourtant aussi « l'autre » parce qu'elle ne connaît pas le turc :

Ich konnte die Sprache meiner Mutter nicht sprechen, aber das galt nicht. Jeden Mittwochnachmittag schickte sie mich zum Schreibunterricht. Er fand im Keller der Schule statt für ein paar ausgewählte Kinder, die alle über die Scherze des Lehrers lachten, ich verstand sie nicht, aber ich lachte mit, aus Verlegenheit. Ich war die Einzige, die ratlos Kringel auf das linierte Papier zeichnete, als wären die Buchstaben Hieroglyphen. Wenn ich meinen Namen sagte, berichtigte der Lehrer meine Aussprache.¹ (Ohde 2020, 42)

Lorsqu'un jour la protagoniste est traitée de « *Kanake* »² et battue dans la cour de l'école, la réaction de la mère à propos de cet incident est révélatrice, car elle, qui ne veut pas que la réalité lui enlève son illusion d'une Allemagne idéale, ferme les yeux sur le racisme structurel évident, nie que sa fille ait pu se faire insulter et dit : « *Aber du kannst nicht gemeint sein. Du bist Deutsch* »³ (Ohde 2020, 49).

Il est frappant de constater que la narratrice n'utilise pas un ton accusateur, mais décrit plutôt les humiliations vécues et le manque d'affection sur un ton énumératif et neutre d'acceptation. Cette attitude se nourrit de sa capacité à se mettre à la place de sa mère : le comportement de cette dernière s'explique par sa déception face à un mariage peu réjouissant et à l'absence de succès économique, ainsi que par l'expérience douloureuse de la discrimination raciale. Même le fait que la mère déracinée force l'enfant à suivre des cours de turc peut finalement être reconnu par la narratrice comme un acte empathique de la mère, dans la mesure où elle essaie ainsi de faire comprendre à sa fille une partie de leur identité commune. Bien que les trois protagonistes réussissent leur ascension sociale, elles restent très proches de leur famille et des lieux de leur enfance. En effet, la visite des parents peut être considérée comme un signe de la grande empathie des filles envers leurs origines.

1 « Je ne pouvais pas parler la langue de ma mère, mais cela ne comptait pas. Tous les mercredis après-midi, elle m'envoyait au cours d'écriture. Il avait lieu dans la cave de l'école pour quelques enfants sélectionnés, qui riaient tous aux blagues du professeur, je ne les comprenais pas, mais je riais avec eux, par grâce. J'étais la seule à dessiner des ronds sur le papier ligné, déséparée, comme si les lettres étaient des hiéroglyphes. Quand je disais mon nom, le professeur corrigeait ma prononciation », notre traduction.

2 C'est un terme péjoratif du langage vulgaire allemand pour décrire les personnes originaires du sud-est de l'Europe, du Proche et du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord. À l'origine le terme désignant les autochtones polynésiens d'Hawaï.

3 « Mais tu ne peux pas être visée. Tu es Allemande. »

Le retour, preuve d'empathie

Que ce soit dans un quartier ouvrier d'Apt dans le sud de la France (comme chez Slaoui), dans la banlieue parisienne (comme chez Dramé) ou dans la petite banlieue industrielle près de Francfort-sur-le-Main en Allemagne (chez Ohde), il s'agit de non-lieux, d'endroits laids et précaires. Les protagonistes restent pourtant liées émotionnellement à leur petite patrie à elles. En effet, Slaoui retourne chez ses parents à chaque fois qu'elle est confrontée à des décisions importantes ou lorsque la France est mise en quarantaine à cause du coronavirus :

Ma mère s'organise chaque fois qu'elle apprend mon retour, elle aime retrouver son éternelle petite fille, devenue parisienne, et la ramener dans sa vraie maison. Je ne suis jamais vraiment partie. J'ai seulement espacé les retrouvailles. Quand je dois prendre des décisions importantes, comme un déménagement ou un changement de travail, je viens me réfugier ici. (Slaoui 2021, 13-14)

Tout est différent pour la protagoniste d'Ohde. Lorsqu'elle retourne chez son père, veuf depuis quelque temps – en fait uniquement motivée par le mariage de ses amis d'enfance –, elle éprouve des sentiments très ambivalents à l'égard de la maison quittée et de son père, avec lequel elle a toujours entretenu une relation ambiguë : d'une part, elle voit à quel point le quartier est délabré et l'appartement négligé, d'autre part, les descriptions parfois tendres témoignent d'une grande sensibilité émotionnelle, par exemple lorsqu'elle évoque « l'impuissance » (Ohde 2020, 11) de son père ou la façon dont il a acheté des fraises spécialement pour elle. Mais c'est surtout dans la dernière phrase du roman, dans laquelle le père lui assure qu'elle peut revenir à la maison à tout moment (Ohde 2020, 285), que s'exprime clairement une « empathie paradoxale », à savoir une empathie et une compréhension fondamentales pour le père, qui ne peut pas montrer ses sentiments ; en même temps la narratrice montre le fort besoin de quitter ce monde. L'intention narrative consiste donc en fin de compte à sensibiliser des parties de la société non issues de l'immigration aux préoccupations d'une grande partie de la société française et allemande par le biais de l'empathie narrative. La littérature permet ainsi de combler des vides qui continuent d'exister dans le discours public et politique qui ignore encore trop souvent des personnes de la postmigration.

Agiter la société par l'empathie

Si Alexandre Gefen, dans *Réparer le monde* (2017), reconnaît à la littérature contemporaine la tendance à vouloir agir en quelque sorte comme une thérapie, à partir d'une préoccupation tout à fait éthique, en traitant par la littérature les dysfonctionnements et les déficits de la société ainsi que les traumatismes individuels et collectifs, cela vaut aussi, dans une mesure particulière, pour l'autosociobiographie de la postmigration. Le fait que les autosociobiographies étudiées ici soient tout à fait en mesure de gagner la sympathie – et idéalement aussi l'empathie – des lecteurs et lectrices est dû en grande partie à la focalisation interne des narratrices autodiégétiques, qui deviennent ainsi des personnes d'identification. Avec elles, les lecteurs et lectrices découvrent des univers et des sentiments qui leur étaient le plus le plus souvent cachés. La grande conscience de l'empathie des narratrices envers leur famille et le milieu social et ethnique dont elles sont issues peut contribuer à ce que les lecteurs et lectrices puissent eux /elles, à leur tour, aussi se mettre à la place des enfants et de leurs parents et les comprendre. L'évocation de la sympathie permet ainsi de générer davantage d'empathie. L'empathie narrative devient ainsi un procédé subtil de littérature engagée, loin de toute littérature d'agit-prop.

Conclusion

Les trois romans du corpus illustrent comment la transmission d'un faible capital économique, social et culturel, au sens de Pierre Bourdieu, fait des enfants des parents issus de l'immigration des victimes préprogrammées du désavantage social. Leur origine sociale, leur habitus « transmis » ainsi que leur apparence racisée remplissent les narratrices d'une certaine honte. Mais contrairement à Annie Ernaux ou Édouard Louis, cela ne conduit pas à une apathie fondamentale vis-à-vis de leurs propres origines. Au contraire, les relations aussi tendues qu'ambiguës que les enfants et les adolescents entretiennent avec leurs parents révèlent – souvent de manière indirecte – une profonde empathie. La honte évoquée de l'extérieur se transforme plutôt en une colère (silencieuse) contre un système social hiérarchisé qui, en fin de compte, se fonde uniquement sur le capital culturel parental.

Les structures empathiques au niveau de l'histoire et du discours servent une « empathisation stratégique » (« *strategic empathy* », Keen 2007, 142).

Au niveau de l'intrigue, ce sont en particulier des rapports émotionnels des protagonistes avec leurs pères et mères respectifs, ce qui montre qu'il s'agit de formes d'« empathie paradoxale ». Les analyses de texte ont en outre mis en évidence la manière dont Slaoui, Dramé et Ohde parviennent à ce que les lecteurs et lectrices adoptent la perspective des protagonistes et que celles-ci deviennent ainsi des « caisses de résonance de l'expérience » (Breithaupt 2009, 171) ; nous avons également démontré dans quelle mesure les structures narratives implicites du texte, telles que les focalisations internes, permettent la prise en compte de la vue interne des protagonistes et influencent ainsi le jugement du lecteur et de la lectrice de telle sorte que les représentant.e.s des couches sociales généralement défavorisées bénéficient d'une compréhension empathique et que les dysfonctionnements sociaux virulents tels que la reproduction sociale et le racisme structurel puissent être perçus de manière critique. On peut donc attribuer à l'empathie narrative une valeur éthique indirecte dans la mesure où, en adoptant une attitude empathique et descriptive à l'égard d'autrui, nous élargissons également nos propres attitudes grâce au changement de perspective qui y est lié. Cette mise en relief des rapports sociaux provoquée par l'« empathie stratégique diffusée » (Keen 2007, 142) peut conduire à une meilleure compréhension des points de vue étrangers et encourager un comportement antiraciste et prosocial.

Bibliographie

- Blome Eva, Philipp Lammers et Sarah Seidel (dir.) (2022) : *Autosozиobiographie. Poetik und Politik*, Stuttgart : Metzler.
- Breithaupt Fritz (2009) : *Kulturen der Empathie*, Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp.
- Broutin Pascal (2018) : « Édouard Louis une littérature de confrontation », in *Bienvenue sur le blog du CDI de l'ESAAT !*, 18 mai 2018, <http://cdi.esaat.free.fr/?p=2985> [25/04/2024].
- Bundschuh van Duikeren Johanna, Jacquier Marie et Löffelbein Peter (dir.) (2025) : *Autosociobiography. A Literary Phenomenon and its Global Entanglements*, Bielefeld : transcript.
- Dramé Fanta (2022) : *Ajar-Paris*, Paris : Plon.
- Foroutan Naika (2019) : *Die postmigrantische Gesellschaft. Ein Versprechen der pluralen Demokratie*, Bielefeld : [transcript].

- Gefen Alexandre (2017) : *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*, Paris : José Corti.
- Habermas Jürgen (2000) : *Après l'État-nation : une nouvelle constellation politique*, trad. par Rainer Rochlitz, Paris : Fayard.
- Jaquet Chantal (2014) : *Les Transclasses ou la non-reproduction*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Keen Suzanne (2007) : *Empathy and the Novel*, Oxford : Oxford University Press.
- Leménager Grégoire (2011) : « Annie Ernaux : “Je voulais venger ma race” », in *L’OBS*, 9 décembre 2011, <https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20111209.OBS6413/annie-ernaux-je-voulais-venger-ma-race.html> [25/04/2024].
- Ohde Deniz (2020) : *Streulicht*, Berlin : Suhrkamp.
- Slaoui Nesrine (2021) : *Illégitimes*, Paris : Fayard.
- Yıldız Erol et Marc Hill (2014) : *Nach der Migration : Postmigrantische Perspektiven jenseits der Parallelgesellschaft*, Bielefeld : [transcript].